



Harun Farocki dans *Raconter* d'Harun Farocki et Ingemo Engström (1975).



La Vie RFA d'Harun Farocki (1990).

possibles—il faut savoir les transporter sur de longues distances.»

D'autre part, Harun Farocki s'est penché en quasi ethnographe sur les modes de travail contemporains. *Par comparaison* (2009) montre des méthodes de fabrication de briques : traditionnelles au Burkina et en Inde, industrielles en Allemagne.

L'observation comparée rend visibles autant les disparités économiques que les liens entre technologies et organisation sociale, dans une forme d'épure discursive. Tandis que l'hallucinant *Un nouveau produit* (2012) nous plonge dans les réunions d'une entreprise de conseil en architecture travaillant sur un

nouveau concept de bureau. Sans la voix off caractéristique des essais plus anciens, c'est le temps étiré du tournage associé à l'intelligence du montage qui fait surgir la charge critique : le film est saturé d'une novlangue grotesque et le contraste entre le ton exalté des débats pseudo-visionnaires et le conservatisme

qui se dégage des modélisations 3D du « concept » est effrayant. Jusqu'à la fin de son œuvre, Harun Farocki a su être en prise avec les enjeux politiques de son temps, et nous apprendre à les voir même là où ils se cachent dans des formes a priori non cinégéniques.

Camille Bui

FESTIVAL. Quatrième édition de Porto/Post/Doc.

Méandres de mémoire

Dédié au documentaire, le festival Porto/Post/Doc (du 27 novembre au 3 décembre) privilégie une approche à la croisée des genres et des registres. Si la compétition démontrait la vitalité de cette création, on notait certains thèmes attendus qui, de festival en festival, essaient sans que l'on sache s'ils correspondent à une tendance ou à un certain conformisme de programmation. Parmi eux : les mutations de la Chine. *Dragonfly Eyes* de Xu Bing travaille par le montage un amas de bandes filmées anonymement par des caméras de surveillance. De cette matière impure il tire (par les cheveux) une histoire qui vaut moins par sa force romanesque que par ses décors, ses figurants et ses situations, si objectivées qu'elles en deviennent chimériques. Dans *The First Shot* de Federico Francioni et Yan Cheng, trois apprentis réalisateurs portraiturent



Spell Reel de Filipa César (2017).

leur contemporains en leur faisant incarner le fil rompu de la mémoire dans un pays qui semble nier l'Histoire au sein d'un vaste chantier de construction. Il était aussi question de (re)construction monumentale dans *Taste of Cement* de Ziad Kalthoum (*Cahiers* n° 740), vainqueur du prix de l'auteur émergent.

L'horrible *Stranger in Paradise*, du Néerlandais Guido Hendriks met le spectateur à contribution.

Reprenant les codes du Dogme 95 il questionne sous forme de farce cynique l'accueil (ou non) des migrants en Europe. À travers un humour provoca-

teur, il tente de développer un point de vue objectif sur la question ; c'était pour mieux afficher ses fantasmes xénophobes et sa complaisance. *Meteors*, qui a obtenu le grand prix, propose une autre esthétisation d'un conflit et de ses ruines. Les luttes au Kurdistan turque y sont montrées au moyen d'images collectées ici et là, harmonisées par un noir et blanc contrasté. Gürcan Keltek parvient, en

dépôt d'un contemplativisme parfois pesant, à créer une belle étrangeté poétique, comme cette pluie de météorites qui renvoie les turpitudes des roquettes et des bombes à une folie plus générale du cosmos.

Le festival proposait par ailleurs une réflexion, en partenariat avec l'université de Coimbra, sur les archives et la mémoire : comment les cinéastes peuvent s'approprier des archives pour questionner de l'Histoire ? Thème un rien fourre-tout, mais qui permit de découvrir le beau film de Filipa César, *Spell Reel*. La Portugaise y montre le travail effectué par une archive de Guinée-Bissau et on saisit l'urgence qu'il y a à numériser ces bandes rares, malmenées par les guerres et les mauvaises conditions de conservation, afin de ne pas déposséder plus encore les peuples d'Afrique. On y entend Amílcar Cabral, le libérateur de la Guinée et du Cap Vert énoncer, peu de temps avant son assassinat en 1973 : « *La plus grande des batailles que nous devons engager est celle contre l'ignorance.* »

Quentin Papapietro